profession de foi nette, où j'exprimais toutes mes opinions que je savais qu'il n'aimait pas, il me répondit que la principale différence entre nous était que je « n'avais pas encore conscience de mon mysticisme. » Je ne sais à quelle époque il cessa d'espérer que j'étais destiné à devenir mystique, mais bien que ses opinions et les miennes aient subi durant les années suivantes des changements considérables, nous ne nous sommes jamais beaucoup plus rapprochés que nous ne l'étions dans les premières années de nos relations. Toutefois je ne croyais pas être un juge compétent de Carlyle, je sentais qu'il était poète et que je ne l'étais pas, qu'il était homme d'intuition et que je ne l'étais pas, qu'en cette qualité non-seulement il découvrait avant moi bien des choses que je ne pouvais voir qu'après qu'on me les avait montrées, et que j'étais parvenu en tâtonnant à les prouver, mais que très-probablement il en voyait qui étaient invisibles pour moi, même après qu'on me les avait montrées. Je savais que je ne pouvais pas faire le tour de Carlyle, et je n'étais pas sûr de voir plus haut que lui ; je n'ai jamais eu la présomption de le juger définitivement, et j'attendais qu'il me fût expliqué par quelqu'un qui fût supérieur à nous deux, à la fois plus poète que lui, et plus penseur que moi, dont l'esprit et le génie contînt celui de Carlyle et infiniment davantage.

Parmi les hommes d'un esprit philosophique que je connaissais depuis longtemps, celui avec qui je m'accordais le plus était Austin l'aîné. J'ai dit qu'il avait toujours blâmé notre esprit de secte ; plus tard il avait comme moi subi l'effet de nouvelles influences. Nommé professeur de jurisprudence à l'Université de Londres (aujourd'hui Collége de l'Université) il avait passé quelque temps à Bonn pour y préparer son cours ; les influences de la littérature, du caractère allemand et de la société de l'Allemagne avaient modifié d'une manière très-sensible ses idées sur la vie ; son humeur s'était bien adoucie ; il était moins ardent à la polémique ; ses goûts tournaient déjà vers la poésie et la contemplation. Il attachait moins d'importance que par le passé aux changements extérieurs de la société, à moins qu'ils ne fussent accompagnés d'une meilleure culture de la nature interne, il avait un profond dégoût pour les manières de la vie anglaise, pour cette absence d'idées larges et de désirs généreux, pour ces objets mesquins sur lesquels les facultés de toutes les classes de l'Angleterre sont tendues ; même, l'espèce d'intérêt public dont les Anglais se préoccupent, il le tenait en petite estime. Il pensait qu'il y avait un bien meilleur gouvernement au point de vue politique et, ce qui est assez vrai, infiniment plus de soin de l'éducation et du perfectionnement de l'esprit dans tous les rangs du peuple, sous la monarchie prussienne que sous le régime représentatif de l'Angleterre ; et il tenait avec les Économistes français que la sécurité réelle d'un bon gouvernement, est « un peuple éclairé, » ce qui n'est pas toujours le résultat des institutions populaires, et qui, si on pouvait l'obtenir sans elles, les remplacerait avec avantage. Bien qu'il approuvât le bill de Réforme, il prédisait, ce qui arriva en effet, qu'il ne produirait pas les grandes améliorations dans le gouvernement qu'on en attendait. Les hommes qui pourraient faire ces grandes

choses, disait-il, n'existaient pas dans le pays. Il y avait bien des points de sympathie entre lui et moi, tant dans les nouvelles opinions que j'avais adoptées que dans les anciennes qu'il conservait. Comme moi il ne cessa jamais d'être *utilitaire;* et avec tout son amour pour les Allemands, et son goût pour leur littérature, il ne se réconcilia jamais le moins du monde avec la métaphysique des principes innés. Il s'abandonnait de plus en plus à une espèce de religion germanique, composée de poésie et de sentiment avec peu ou point de dogmes positifs; en politique, où je m'éloignais le plus de lui, il avait contracté une indifférence très-voisine du mépris pour le progrès des institutions populaires, mais il se réjouissait de ceux du socialisme, il y voyait le moyen le plus efficace de contraindre les classes puissantes à faire l'éducation du peuple, et aussi de faire comprendre aux prolétaires qu'il n'est qu'un seul moyen réel d'améliorer d'une façon permanente leur condition matérielle, c'est de limiter leur nombre. Il n'était pas alors radicalement opposé au socialisme en lui-même, considéré comme résultat définitif du progrès. Il traitait avec très-peu de respect ce qu'il appelait « les principes universels de la nature humaine des économistes, » et insistait sur la preuve fournie par l'histoire et l'expérience de chaque jour en faveur de la « flexibilité extraordinaire de la nature humaine » (expression que je lui ai empruntée) : il ne croyait pas possible de poser des limites positives aux aptitudes morales qui pourraient se développer dans l'humanité, sous l'impulsion d'une direction éclairée des influences de la société et de l'éducation. A-t-il conservé

ces opinions jusqu'à la fin de sa vie? je ne sais, mais assurément les idées de ses dernières années, et surtout de ses dernières publications, étaient plus aristocratiques que celles qu'il soutenait alors.

Arrivé là, il me semblait que j'étais bien loin de la façon de penser et de sentir de mon père, plus loin même qu'une explication calme et une revue complète de nos opinions respectives ne l'aurait montré. Mais mon père n'était pas un homme avec lequel on pût engager une discussion calme et à fond sur les points fondamentaux de doctrine, et moins que personne le pouvait celui qu'il considérait en quelque sorte comme un déserteur de son drapeau. Par bonheur nous étions toujours parfaitement d'accord sur les questions politiques du jour, qui absorbaient son attention, et devenaient à peu près exclusivement l'objet de sa conversation. Sur les questions où nous n'étions pas d'accord, nous parlions peu. Il savait que l'habitude de penser par moi-même, qu'il m'avait donnée par son système d'éducation, me conduisait quelquefois à penser autrement que lui, et il s'apercevait de temps en temps que je ne lui avais pas dit combien je m'éloignais de ses idées. Je n'attendais aucun bien, mais au contraire des désagréments pour lui comme pour moi, d'une discussion de ces différences; je ne les exprimais jamais que lorsqu'il formulait une opinion ou un sentiment incompatibles avec les miens, de telle façon que mon silence eût pu faire douter de ma loyauté.

Il me reste à parler de ce que j'ai écrit pendant ces années avec les articles que je fournissais aux journaux; ce fut un travail considérable. En 1830 ou 1831, j'écrivis

les cinq essais que j'ai depuis publiés sous le titre d'*Essais sur quelques questions pendantes d'Économie politique;* ils étaient alors à peu près ce qu'ils sont aujourd'hui, si ce n'est qu'en 1833 je refis une partie du cinquième essai. Je les avais écrits sans intention de les publier immédiatement, et lorsqu'après quelques années, je les offris à un éditeur, il les refusa. Ils ne furent imprimés qu'en 1844 après le succès de mon *Système de Logique*. J'avais repris aussi mes méditations sur la logique; j'étais intrigué, comme tant d'autres avant moi, du grand paradoxe de la découverte de vérités nouvelles par le raisonnement. Le fait ne laissait aucun doute. Il n'y avait pas davantage lieu de douter que tout raisonnement peut se ramener à des syllogismes, et que dans tout syllogisme la conclusion est effectivement contenue et impliquée dans les prémisses. Comment donc, si elle y est contenue et impliquée, peut-elle être une vérité nouvelle? comment se peut-il que les théorèmes de la géométrie, si différents en apparence des définitions et des axiomes, y soient contenus? Il y avait là une difficulté que personne n'avait à mon avis suffisamment sentie, et qu'en tout cas personne n'avait réussi à éclaircir. Les explications présentées par Whately et par d'autres logiciens, bien que susceptibles de donner satisfaction pour un temps, me semblaient toujours laisser planer un nuage sur la question. A la fin, en lisant pour la seconde ou troisième fois le chapitre sur le raisonnement de Dugald Stewart, et m'interrogeant sur chaque point, je poussai aussi loin que possible les idées que le livre me suggérait. J'en rencontrai une sur l'usage des axiomes

dans le raisonnement, que je ne me rappelais pas avoir encore remarquée en lisant ce philosophe, mais qui me parut, quand j'en fis l'objet de mes méditations, vraie non-seulement pour les axiomes, mais pour toutes les propositions générales de quelque nature qu'elles soient, et très-propre à servir de clef pour la solution de l'énigme. Ce fut le germe de la théorie du syllogisme que j'ai proposée dans le second livre de mon *Système de Logique;* je la fixai sans retard en la rédigeant en entier. Alors, non sans me flatter de l'espérance que je pourrais composer un livre original et de quelque valeur sur la Logique, je me mis à écrire mon premier livre d'après le plan imparfait que j'avais déjà tracé. Ce que j'écrivis a été la base de la première partie du traité suivant, mais ne contenait pas la théorie des genres que j'ajoutai plus tard, et qui me fut suggérée par des difficultés, sans cela inextricables, que je rencontrai quand je voulus traiter le sujet qui fait la matière des derniers chapitres du troisième livre. Arrivé là, je fis une halte qui dura cinq ans; j'étais à bout de ressources; je ne pouvais rien faire de satisfaisant sur l'induction, à cette époque. Je continuai à lire tout livre qui me semblait promettre de jeter un nouveau jour sur ce sujet, et à m'en assimiler les résultats autant que possible; mais pendant longtemps je ne trouvai rien qui me parût ouvrir un champ nouveau à mes méditations.

En 1832 j'écrivis plusieurs articles pour la première série du *Tait's Magazine* et pour un journal trimestriel appelé le *Jurist*, fondé et soutenu pendant quelque temps par un groupe d'amis, tous jurisconsultes et par-

tisans de la réforme de la législation, avec plusieurs desquels j'étais lié. Cet article est celui sur les droits et les devoirs de l'État relativement aux propriétés des corporations et de l'Église, qui se trouve en tête de la collection de mes *Dissertations et Discussions* où se trouve aussi l'un de mes articles écrits pour le *Tait's Magazine, La Jonglerie de la circulation*. Dans la totalité de ce que j'ai écrit avant ces deux articles, il n'y a rien qui ait conservé assez de valeur pour mériter la réimpression. L'article du *Jurist* qui, je le crois encore, est une discussion très-complète des droits de l'Etat sur les fondations, montrait les deux faces de mes opinions; j'affirmais, aussi nettement que j'avais pu le faire en d'autres temps, que toute dotation est une propriété nationale, que le gouvernement a le pouvoir et le devoir de régler; mais contrairement à ce que j'aurais fait auparavant, je ne condamnais pas les dotations d'une manière absolue, et je ne proposais pas que l'état s'en emparât pour payer la dette nationale; au contraire, je soutenais énergiquement qu'il importait de conserver une ressource pour l'éducation, qui ne dépendît pas de la simple demande sur le marché, c'est-à-dire de la connaissance et du jugement de la moyenne des parents, mais en vue d'établir et de maintenir un type d'instruction plus élevé que celui que demandent les acheteurs de cet article d'échange. Par la suite mes réflexions n'ont cessé de confirmer et de fortifier ces opinions.

CHAPITRE VI

Commencement de l'amitié la plus précieuse de ma vie. — Mort de mon père. — Mes écrits et mon rôle jusqu'en 1840.

C'est à ce moment du développement de mon esprit, que j'ai noué l'amitié qui a été l'honneur et le plus grand bonheur de ma vie, aussi bien que l'origine de presque tout ce que j'ai fait jusqu'ici, ou que j'espère faire encore pour l'amélioration des conditions de l'humanité. C'est en 1830 que je fus pour la première fois présenté à la femme, qui après une amitié de vingt ans consentit à devenir mon épouse. J'avais alors vingt-cinq ans, elle en avait vingt-trois. Cette présentation renouait entre moi et la famille de son mari de vieilles relations. Son grand-père vivait à Newington Green dans une maison voisine de celle de mon père, et pendant mon enfance le vieux gentleman m'invitait quelquefois à jouer dans son jardin. C'était un beau type du vieux puritain écossais, grave, sévère, fort, mais très-bon pour les enfants, sur qui les hommes de ce genre font toujours une grande impression. Il se passa plusieurs années après ma pré-